

LE PRIX DE L'INNOCENCE

Jean MIGNOT

**LE PRIX DE
L'INNOCENCE**

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-227-6158-1**

© Jean MIGNOT - 2013

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu
de ce livre.

CHAPITRE 1:

Il s'est assis sur la banquette, tout de suite à gauche de la porte, dans le sens de la marche. À son entrée, deux jeunes filles assises au fond du wagon ont émis des gloussements à peine étouffés.

Sur la travée en face de lui, est installée une vieille femme certainement originaire des Antilles. De profondes rides barrent son front noir souligné par ses grosses lunettes d'écaille. Elle a le souffle court et bruyant des personnes marquées d'un généreux embonpoint.

Par prudence ou pour se protéger du froid, elle a bien calé sur ses genoux son gros cabas aux couleurs vives qu'elle enlace.

Par-dessus ses lunettes elle a jeté un regard furtif et inquiet en direction du nouvel arrivant.

Prenant un air détaché, Christian a ébauché un sourire mais elle a immédiatement baissé les yeux comme s'il se passait des choses très importantes au bout de ses chaussures.

Puis l'attention de Christian se porte sur les rires des jeunes filles. Elles occupent les dernières places, près de la porte vitrée du fond du wagon. Il leur tourne le dos et ne les voit donc pas. Il discerne des voix manifestement jeunes qui se remémorent leur soirée. Au son de leurs rires et de leurs voix, Christian ne leur donne pas plus de seize ou dix-sept ans. Elles lui semblent quelque peu excitées.

Soudain, alors que grelotte le signal annonçant la fermeture des portes et le départ imminent du train, Christian entend des bruits de pas précipités. Accompagnés de grands éclats de voix, trois hommes font irruption dans le compartiment.

Tournant furtivement la tête, Christian peut alors discerner la présence de trois jeunes, à peine plus âgés que les deux filles.

Deux plus petits, de type maghrébin, les crânes rasés. Le troisième est un noir très grand mais longiligne, presque maigre. Ils sont comme uniformément vêtus de gros blousons recouvrant un bon nombre de couches de tee-shirts et pull-over dégoulinant sur leurs fessiers. Les pantalons sont de ces jeans à l'entrejambe mollement pendouillant, comme les sacs attachés sous la queue des chevaux des fiacres.

Ils s'installent sur la banquette face aux jeunes filles.

Lorsque le train démarre Christian les entend s'adresser à celles-ci, sur un ton grossier et vulgaire. Les yeux de l'Antillaise roulent de réprobation.

– Salut ma poule, j'm'appelle Rachid, tu sais qu't'as de beaux nénéés ; j'peux palper la marchandise ?

– Bas les pattes, réplique Josie sur un ton qui se veut ferme mais qui trahit une certaine inquiétude.

– Ben quoi c'est juste pour toucher ! D'ailleurs t'as aussi de belles cuisses et j'aimerais bien mater ce qu'il y a entre les deux.

– Fous-lui la paix, intime la voix de la deuxième jeune fille.

– Oh, toi ça va, c'est Mendhi qui va s'occuper de toi.

Mendhi n'a pas attendu.

Il plaque immédiatement ses lèvres sur la bouche de Cindy ce qui ne semble pas totalement déplaire à celle-ci.

Puis les choses vont très vite. Avec angoisse, Josie discerne un désir presque animal dans les yeux de Rachid.

Elle tente de repousser mais il est plus fort et se colle à elle. Il l'enserme. Son étreinte sent le désir.

Christian entend le bruit qu'elle fait en se débattant. Il porte un nouveau regard derrière lui et comprend ce qui se trame.

L'un des deux Maghrébins a remonté la jupe de la fille blonde. Il la tient immobilisée, allongée sur la banquette. Il s'est déjà penché sur elle après avoir baissé son pantalon. Josie sent qu'elle ne pourra résister à l'excitation de ce type en érection.

Terrorisée, elle hurle et appelle au secours.

Jusque-là, Cindy se laissait peloter non sans un certain plaisir. Elle réalise soudain qu'elle n'a pas saisi la gravité de la situation. Elle se redresse d'un coup. Elle est alors immobilisée par Mendhi qui place sous son cou quelque chose comme une lame qu'il a sortie prestement de sa poche.

– Au secours ! Remuez-vous, aidez-moi m'sieur, ! Arrêtez ce salaud, hurle Josie à l'adresse de Christian.

Sa voix est rauque, presque animale.

C'est le moment où, sous le regard implorant de l'Antillaise, Christian décide d'intervenir. Mais lorsqu'il se lève, l'échelas noir, jusque-là assis sur un strapontin, se place entre les deux dossiers des sièges, lui interdisant toute possibilité d'agir.

– Si t'avance, j'la plante, menace alors Mendhi qui maintient Cindy en respect.

Pour manifester sa détermination, il presse la pointe de son couteau sur le cou de la malheureuse. Elle braille son angoisse. Christian croit discerner une goutte de sang.

L'échalas noir secoue les dreadlocks poisseuses dépassant de son bonnet de laine crasseux :

– Viens donc si t'es un homme.

Josie hurle. Elle gesticule en essayant en vain de se défaire de son agresseur. Celui-ci ahane, le souffle court, tel une bête en rut.

– Putain, arrêtez cette ordure, faites quelque chose m'sieur, je vous en supplie... hurle Josie

Cindy vocifère ; l'Antillaise crie. L'air devient comme électrique.

Christian sait qu'en karatéka rodé il peut se défaire du grand noir. Pourtant, même en faisant au plus vite, il ne pourra empêcher l'homme au couteau de porter un coup fatal à Cindy.

Tirer le signal d'alarme pose très exactement le même problème insoluble ;

Arrêter le train n'empêcherait pas ces racailles d'accomplir leur méfait.

Puis les choses s'accélérent encore. Josie émet une sorte de beuglement de douleur et de révolte au moment du viol.

Dans le même temps, le train ralentit avant l'entrée en gare de la Défense.

Le violeur réajuste son pantalon. Mendhi, aidé du noir, extrait de force Cindy de son siège. Les trois hommes et la malheureuse se retrouvent dos à la portière. Le train s'immobilise. Cindy est projetée sur Christian. Les trois voyous sautent sur le quai et détalent.

Préoccupé par l'état des deux jeunes filles, Christian n'a pas le réflexe de les poursuivre.

Au moment où le train redémarre, Josie gémit doucement sur sa banquette. Le visage baigné de larmes et peinturluré au rimmel de clown triste.

L'Antillaise a relâché son étreinte sur son cabas. Elle se précipite pour la reconforter.

Christian est penché sur Cindy et constate que sa blessure n'est heureusement que très superficielle.

Il se redresse et sur son iPhone il compose le 17.

Après avoir exposé brièvement la situation à son interlocuteur celui-ci lui conseille d'inviter

tout le monde à rester dans le train jusqu'à la gare de Versailles. Une voiture de police viendra les y chercher.

CHAPITRE 2 :

Josette et Marcel Germond avaient mené une vie de labeur, occupée à tenir le petit fonds de commerce de café-tabac-bar-journaux qu'ils avaient acquis peu de temps après leur mariage. Il était situé à Viroflay, à quelques dizaines de mètres du panneau annonçant l'entrée dans la prestigieuse ville de Versailles.

Josette et Marcel étaient nés dans la campagne berrichonne. Leurs parents exploitaient des petites fermes voisines, non loin de Châteauroux.

Ils avaient grandi au rythme des mêmes jeux. Ils avaient accompli les mêmes tâches à la ferme pour aider leurs parents et avaient fréquenté la même école communale.

De ces expériences partagées ils avaient acquis un bon sens suffisant pour décider de mener leur vie ensemble, loin du cadre de leur jeunesse si attachant mais si peu porteur d'avenir.

Enfants uniques, l'un comme l'autre, ils s'étaient vus dotés de modestes pécules familiaux constitués, sou à sou, en vue d'une grande occasion. Leur mariage fut organisé dans la plus totale simplicité pour ne pas entamer ce trésor de guerre ; grâce à celui-ci ils purent assurer la mise de fonds leur permettant de souscrire un emprunt suffisant pour l'achat de leur commerce.

Très vite ils avaient décidé de n'avoir qu'un seul enfant et de le gratifier de la meilleure éducation lui permettant de se faire une place socialement plus élevée.

Christian vit le jour le 16 mai 1966 à la maternité de la clinique de la Maye à Versailles. Il eut le bon goût de naître un lundi, jour de fermeture hebdomadaire du commerce de ses parents.

Dès les premières années d'école communale à Viroflay, il manifesta une grande aptitude et beaucoup de goût pour les études. Il fut donc admis en sixième au Lycée Hoche, à Versailles, où il suivit un brillant cursus scolaire au prix d'un travail acharné.

S'il connaissait la réussite, Christian ne tombait jamais dans la facilité.

Il tenait de ses ascendants le goût de l'effort et la conviction que rien d'important n'est définitivement acquis sans une vigilance permanente.

C'est, d'ailleurs, animé de ces sentiments qu'il ressentit rapidement l'attrait du sport qui pour lui était une constante occasion de se remettre en cause et de se dépasser.

Doté d'une solide constitution à la mesure de son mètre quatre-vingt-dix, il débuta par le judo, sport de combat dont l'objet premier est de vaincre autrui. Puis ayant atteint le niveau de ceinture marron, il réalisa que le but qu'il recherchait était surtout de se maîtriser soi-même.

C'est ainsi qu'il découvrit le karaté, art martial par excellence puisque donnant tout à la fois les moyens de vaincre autrui et mais surtout de développer une maîtrise totale de ses propres gestes. De purement sportifs ceux-ci pourraient se révéler mortels.

Il avait préféré s'en tenir à la version d'origine du karaté dont la traduction sino-japonaise signifie « main vide », c'est-à-dire sans arme autre que son corps.

Il avait un professeur Japonais ; un sage auquel il vouait une admiration presque filiale.

Avait-il le goût d'épargner ou de protéger la vie d'autrui ? Toujours est-il que cet attrait pouvait être aussi à l'origine de sa vocation de médecin.

L'habileté innée qui conduisait ses mains le poussait vers la chirurgie. Le goût de la minutie lui fit choisir la spécialité de la chirurgie cardiaque.

CHAPITRE 3 :

« Salut mon journal,

Je suis à Carantec.

J'ai décidé de me confier à toi aujourd'hui car j'en ai marre du mauvais temps, de la pluie et du vent. D'abord ça m'empêche d'aller me baigner ou me balader. Je n'ai rien à faire. Papa lit et maman regarde un film débile à la télé. Et puis ça me donne le cafard car, en plus, ça me rappelle l'année dernière et l'enterrement de ma pauvre grand-mère.

J'allais souvent la voir à Viroflay. Comme toi elle était un peu ma confidente mais en plus elle me faisait des câlins et me laissait manger tous les Haribo.

Maman n'aimait pas que j'aie trop souvent la voir. Pas pour les Haribo mais j'ai l'impression qu'elle pensait que Mamie Josette n'était pas du même monde et du même milieu que nous. Elle le disait pas mais ça se sentait.

Pourtant Mamie Josette elle avait beaucoup d'admiration pour maman. Elle la trouvait très belle et très distinguée. C'est vrai qu'elle l'est et que j'aimerais bien être jolie comme elle. Pourtant, même avec moi elle n'arrive pas à être naturelle.

J'aimerais qu'elle me prenne dans ses bras comme Mamie Josette mais c'est pas son genre. Je me demande pourquoi. Peut-être parce que sa maman est morte très tôt sans avoir le temps de lui faire aimer les câlins ?

Papa, lui, il adorait Mamie mais il ne venait pas beaucoup la voir. C'est vrai qu'il n'avait pas beaucoup de temps avec son travail. En plus, je crois qu'il était gêné de ce que disait maman sur sa famille.

Papa, c'est un grand chirurgien. C'est un type formidable qui va même jusqu'à soigner les pauvres gratuitement.

Moi je le sais, c'est son assistante qui me l'a dit. Elle m'a même dit que ça rendait furieux les autres docteurs.

Malheureusement papa y sait pas se mettre en valeur. Mamie Jo m'a dit qu'il avait travaillé très fort pour réussir ses études. Papou et elle, ils ne pouvaient pas l'aider car ils n'avaient pas fait d'études. Alors il a travaillé tout seul très fort, parfois des nuits entières, pour réussir. Paraît que ça l'avait rendu un peu ours comme elle disait.

Il a bien réussi mais il a l'air d'être dans un monde trop coincé pour lui. Il ne s'y sent pas bien. On dirait qu'il est gêné quand il se retrouve avec les amis de maman. Et lui, on dirait qu'il n'a presque pas d'ami à part son copain Jean. Il dit qu'il avait de vrai amis au karaté mais il pouvait pas tout faire.

J'aimerais bien pouvoir l'aider mais je sais pas comment lui parler surtout qu'il est très pris par son travail et ses réunions.

En plus maman a beaucoup insisté pour qu'il fasse du golf et qu'il s'inscrive au Wolf's club.

Il paraît que c'est pour son bien et pour qu'il soit plus connu.

Tu comprends pourquoi quand il fait mauvais temps et que je fais rien, tout ça tourne dans ma tête et me donne le cafard.

Je vais essayer de me changer les idées en lisant les Gala et les Closer que maman laisse partout. C'est bizarre de voir comment vivent tous ces gens pleins de fric mais ça distrait un peu.

Bon, je te quitte. Je crois que je repars à Versailles demain ».

Solange referma son journal intime.

CHAPITRE 4 :

Un minuscule coin de bleu perçait entre les gros nuages noirs. Depuis plusieurs jours ceux-ci avaient pris possession du ciel, tels des squatters indésirables.

Un trait d'espoir brilla au fond des yeux de Christian lorsque, levant le regard de son livre commencé le matin, il put constater que les nuages se déchiraient un peu.

Il entendait déjà Soisik : « dès qu'on peut y tailler la culotte d'un marin le bout de ciel bleu annonce le retour du beau temps ».

Il avait entendu cette expression des centaines de fois. À chacune de ces occasions,

une bouffée d'optimisme s'emparait inévitablement de lui.

Il était arrivé à Carantec début juillet. Pendant les huit premiers jours la pluie n'avait pas cessé. Pas un petit crachin breton mais de véritables cordes. Pratiquement sans répit, de jour comme de nuit et le vent s'en était mêlé.

Christian ne détestait pas le mauvais temps quand il ne l'empêchait pas de jouir d'une région qui l'avait conquis. Tant qu'il pouvait partir faire une ballade en mer, se promener dans la lande de l'arrière-pays, longer la côte par les chemins de douanier ou même jouer un parcours de golf.

Mais cette fois-ci ! Impossible d'envisager de tels loisirs qui lui changeaient pourtant si bien les idées ; d'autant que le froid s'était associé au vent et à la pluie pour jouer les perturbateurs.

Il avait donc dévoré cinq romans. Il les avait choisis, un peu au hasard, à la lecture rapide de la quatrième de couverture des volumes trouvés sur le présentoir de la petite boutique du marchand de journaux. Derrière l'église, elle faisait office de libraire.

Le soleil eut le bon goût de se montrer à la fenêtre qui s'ouvrait doucement entre les gros nuages. Christian posa son bouquin et vint contempler le spectacle derrière la grande baie vitrée de la salle de séjour. Telle une effeuilleuse, la nature semblait se libérer petit à petit de ses vêtements de pluie.

Christian gagna la terrasse jonchée des aiguilles et des pommes des pins qui enserraient la maison de part et d'autre. Il faudra qu'il aille vérifier les chéneaux.

Devant la terrasse, la pelouse dégringolait jusqu'en bas du jardin fermé par une haie d'ajoncs.

Désespérément, leurs dernières fleurs jaunes tentaient de s'accrocher malgré le déchaînement des éléments.

Christian était très fier de son gazon dont il avait voulu garnir l'essentiel du jardin. Outre la haie d'ajoncs, il s'était autorisé quelques parterres d'hortensias, bleus et roses, qui demandent peu de soins et se sentent si bien chez eux en Bretagne.

Derrière les quelques fleurs d'ajonc qui ne formaient plus qu'un timide pointillé jaune, un peu de lande ; puis les rochers et, en contrebas, la mer.

Il ne se lassait pas de la vue dont il pouvait jouir du bout de la pointe de Pen al Lann où sa maison avait été plantée. Elle surplombait la plage pompeusement nommée « Tahiti ». À quelques encablures l'île Louët et son phare. Un peu plus loin, sur son îlot, le massif château du taureau, protecteur endormi de la baie de Morlaix.

Christian appréciait à sa juste mesure la chance extraordinaire qu'il avait rencontrée, dix ans plus tôt, pour avoir eu l'occasion d'acquérir cette maison si exceptionnellement située.

Elle l'avait séduit non seulement pour son emplacement et sa vue mais aussi parce que, tout en respectant le style breton, de grandes baies vitrées avaient été percées dans les épais murs de granit rose. Christian et Chantal avaient fait aménager l'intérieur en un confort moderne.

Sur cet univers régnait Soisik, cette rude Bretonne, râblée, toujours vêtue d'un noir mettant en valeur des yeux bleus, comme délavés par les embruns.

Malgré une vie sans cadeau, elle avait une quarantaine allègrement supportée

Sa dernière épreuve fut la disparition en mer de son mari, Yvon. En pleine nuit, au large d'Ouessant, les marins du chalutier La Valeureuse n'avaient pas pu le secourir après une chute dans l'eau glacée d'une mer démontée. Il avait disparu et son corps ne fut jamais retrouvé.

Soisik et Yvon venaient de réunir suffisamment d'argent pour envisager d'assumer la naissance d'un enfant qu'ils n'eurent pas le temps de concevoir. Soisik ne s'en remit jamais.

Depuis ce drame elle avait voulu laisser bien en vue le berceau installé dans la petite chambre de la modeste maison héritée de son père, donnant sur le vieux port.

Elle pouvait voir au loin le clocher de la petite église de l'île Callot.

Elle s'y rendait à pied, à marée basse, pour y allumer un cierge pour l'âme de son marin.

Christian appréciait Soisik que Chantal et lui avaient embauchée dès leur arrivée à Carantec. Elle avait vingt-huit ans, Solange venait de naître.

Elle entretenait la maison dans un état impeccable ; même en leur absence. Lorsqu'ils venaient, elle était aussi chargée de faire la cuisine.

Ce matin, Christian avait accompagné Chantal et leur fille, Solange, à la gare de Morlaix.

Chantal avait tenu à participer à une compétition de bridge organisée par son club « le cercle de bridge du Roy soleil ».

En réalité cette compétition était un prétexte et Christian savait parfaitement que Chantal fuyait un peu le mode de vie qu'il avait adopté à Carantec.

Les mondanités y étaient réduites à leur plus simple expression à l'exception de la soirée que la Baronne du Penhoat donnait annuellement dans sa gentilhommière de Henvic.

Christian aimait se ressourcer au contact de cette côte bretonne. L'air iodé le revigorait. Il menait là une vie simple et recherchait la compagnie de gens authentiques, attachés à la terre et la mer.

Chantal aimait mettre en avant sa beauté et son esprit brillant. Le cadre versaillais se prêtait beaucoup plus à ses besoins de vie mondaine qu'une randonnée en bateau, fouettée par les embruns ou une promenade au milieu des ajoncs. Le petit golf de Carantec n'était pas à son goût.

Christian considérait que Solange, leur fille, avait été érigée par sa mère en sa copie conforme. Il pensait qu'elle aussi fuyait Carantec au moindre prétexte.

CHAPITRE 5 :

Chantal s'était enfoncée dans le siège de première qu'elle avait réservé dans le Brest-Paris. Solange était assise à ses côtés, mâchant bruyamment son chewing-gum et bougonnant au prétexte d'être à contre sens de la marche. Elle pianotait nerveusement sur les commandes de sa console DS.

Cette gamine de quatorze ans désespérait d'autant plus Chantal qu'elle lui renvoyait l'image de la petite fille trop gâtée qu'elle avait été.

Elle était issue d'un milieu bourgeois de Saint-Germain-en-Laye. Son père y exerçait la

respectable profession de notaire dans une étude que la famille possédait depuis plusieurs générations.

Elle n'avait pratiquement pas connu sa mère, décédée dans un accident de circulation alors qu'elle avait cinq ans. Son père avait voulu compenser cette terrible absence en la gratifiant de telle sorte que chacun de ses vœux, voire de ses caprices, fut exaucé.

Elle était donc rapidement devenue une adorable petite chipie jouant en permanence le jeu de la séduction pour arriver à ses fins. Elle ne savait que recevoir sans donner en retour ce qui n'échappait pas aux garçons attirés par la beauté de ses traits et des courbes de son corps.

C'est sur les bancs d'un amphithéâtre de la faculté de médecine, que Christian rencontra Chantal. Il avait connu quelques aventures féminines mais sans euphorie ni lendemain.

Il tomba immédiatement amoureux de cette jolie étudiante blonde qui n'ignorait pas l'effet que produisait sur la gente masculine le vert tendre de ses yeux.

Ce garçon athlétique qui la contemplait avait un sourire timide mais tellement séducteur. Très vite, elle avait été conquise par sa joie de vivre et son rire qui faisait briller ses yeux noisette.

Il fallait qu'elle envisage de se donner à un homme et décida que ce serait lui. Il fut son premier amant, elle fut son premier amour.

Christian était issu d'un milieu social beaucoup plus modeste que celui de Chantal et celle-ci prit presque plaisir à narguer son père et sa famille en annonçant son intention de l'épouser. Elle l'aimait profondément et ils décidèrent de se marier dès la fin du deuxième cycle d'études de Christian. Il ouvrait à celui-ci les portes de l'internat qui lui procurait une rémunération permettant d'envisager l'autonomie d'un couple.

Cela étant, eu égard aux appétits financiers de Chantal et à la réticence de son père à dépasser une certaine limite d'aide financière, Christian dut s'employer à assurer de très nombreux remplacements pour faire face.

Aussi, dès le début de leur union, les jeunes époux menèrent une vie qui ne leur offrait que